



Artistes (re)confinés

Janvier 2021

Victor Benusiglio · Marius Chapiteau
Mathieu Le Morvan · Florence Simonet

reticule.fr

Réticule #10 : Artistes (re)confinés

Janvier 2021

Table des Matières

Un rideau sur le monde

Victor Benusiglio

Seul en scène

Florence Simonet

Frontale

Mathieu Le Morvan

Anne et Dory

Marius Chapiteau

Inscrivez-vous à la newsletter sur reticule.fr

[Facebook](#) - [Twitter](#) - [Email](#)

Soutenez-nous sur [Tipeee](#)

© 2021 Réticule. Tous droits réservés.

Un rideau sur le monde

Victor Benusiglio

Mercredi soir. 21 h 30.

Le rideau rouge était tombé quelques instants plus tôt. En faisant preuve d'un peu d'imagination, on pouvait encore entendre depuis les loges des artistes les applaudissements des rares spectateurs ayant eu le privilège d'assister à la répétition générale. Prochaine étape : deux semaines de représentations. Jérôme Dastier, debout devant son casier personnel, troquait ses habits de scène contre ses vêtements de ville. Bien qu'encore enivré par cette trépidante soirée, il lui tardait de rejoindre la quiétude de son foyer afin de prendre un peu de repos. Surtout que les prochains jours s'annonçaient particulièrement exaltants. Deux heures de Donizetti demandaient beaucoup d'engagement et de concentration, mais quel plaisir de pouvoir chanter un tel opéra. Les occasions de ce genre se faisaient si rares en cette période d'instabilité. Tandis que Jérôme finissait de boucler sa ceinture, un de ses collègues ténors, un homme replet au sourire contagieux, se rapprocha de lui.

— On s'en est plutôt bien tiré, pas vrai ?
l'apostropha-t-il, guilleret. Et ton solo, franchement

j'adore.

— Merci Stefan, c'est très gentil. Oui, ça rend bien. Le chœur à une bonne homogénéité, la musique est vraiment belle... Je pense que les spectacles vont bien se passer. Ces dernières semaines de travail ont été intenses, mais elles ont porté leurs fruits. Nous sommes prêts.

— Et on est beau, en plus ! ajouta Stefan en brandissant un large cintre où pendait un ample costume tout droit sorti du XVIIe siècle. Ça change du smoking ou du frac ! Tu te rappelles la dernière fois où ils nous ont déguisés comme ça ? Ça fait au moins, quoi... sept ans ? Plus peut-être. Franchement, ça me manquait. Pas toi ? Tu sais quoi ? Il y a vingt-cinq ans, j'aurais dû passer le concours de la Bastille ! Côté costumes, ils ne s'ennuient jamais, eux. (Le sourire de Stefan se figea un instant sur ses lèvres) Quoique maintenant, les productions d'époque, ils n'en voient plus vraiment non plus...

— C'est ce qu'il semblerait, confirma Jérôme avec gravité. Tu te rappelles du MacBeth de l'an dernier avec ces sorcières en tailleur moulant ? Quelle hérésie... Mais bon, la musique continue, c'est le plus important.

— C'est vrai, c'est vrai. Et quelle musique ! Personnellement, Donizetti je ne m'en lasse pas. Et pour une fois, on a un chef qui sait vraiment diriger ce répertoire. Il sait ce qu'il veut et il l'impose ! D'ailleurs

c'est pour ça qu'il t'a donné ce petit rôle. Depuis le temps que tu passais des auditions... Eh bien, tu l'auras eu ton heure de gloire. Et juste avant la retraite en plus !

— Oh, la retraite tout de suite, s'esclaffa monsieur Dastier en enfilant son manteau, ne me vieillit pas si vite ! Ce n'est pas parce que Hugues est parti en avance que tous les hommes de soixante ans doivent craindre pour leur emploi.

Mais, malgré son ton badin, ses paroles sonnaient faux. Stefan, soudain gêné, se tut un court instant avant d'enchaîner d'une voix mal assurée.

— Je ne voudrais pas t'inquiéter davantage, mais avec la crise sanitaire, on raconte que les restrictions de postes vont aller croissant. Enfin, tu vois ce que je veux dire... Au dernier confinement, ils nous ont payés plein salaire pendant deux mois à rester à la maison. Imagine que ça recommence encore une ou deux fois ? La boîte va profiter de la crise pour réduire les effectifs du chœur. C'est ce qu'ils voulaient déjà faire depuis des années de toute façon.

— On verra ! grommela Jérôme, se forçant à sourire. En attendant, on a du travail et on s'exprime en public ! Tu te rends compte ? Ce genre de production coûte une blinde. Des costumes d'époque, de somptueux décors, de jeunes et talentueux solistes... On joue à guichet fermé. Les gens ont soif de culture, de divertissement et de rêve !

— Oui, tu as raison, s'écria Stefan. Vive Donizetti et vive la musique ! Pas vrai les gars ?

Les quelques artistes encore présents dans la loge se fendirent d'un rire bon enfant qui réchauffa aussitôt l'atmosphère. Ayant fini de s'habiller, monsieur Dastier souhaita une bonne soirée à Stefan et à ses collègues, puis quitta le Théâtre afin de regagner sa voiture. Encore une heure de trajet et il serait chez lui. Il hésita à allumer la radio, mais ne souhaitant pas entendre une énième fois les discours déprimants de certains animateurs, il préféra s'en abstenir. Distanciations, port du masque, règles d'hygiène et de comportement social... Il connaissait tout cela par cœur. Concilier musique et protocole sanitaire n'avait pas été de tout repos, mais grâce aux efforts de chacun, tout le monde avait pu continuer à travailler et partager sa passion. Un cédérom trainait sur le siège passager, il l'attrapa et le glissa dans l'autoradio. La mélodie grave et solennelle du premier mouvement de la Symphonie N.3 de Mahler emplit lentement l'habitacle, plongeant le conducteur préoccupé dans une douce quiétude. Rien de tel que l'œuvre d'un maître pour oublier ses soucis.

Le lendemain. 8 h 10.

Jérôme Dastier était en train de terminer sa troisième tartine de confiture lorsque son portable sonna. Curieux, il jeta un coup d'œil à l'écran pour voir

qui l'appelait à cette heure. En voyant le nom de son régisseur s'afficher, il prit l'appel immédiatement.

– Bonjour Jacques, dit-il, un souci ? Le raccord avant le concert est avancé finalement ?

– Non... Non, ce n'est pour ça que je t'appelle. Tu as écouté le discours du Président hier soir ?

– Ah, c'était hier soir, c'est vrai. Non, je suis rentré directement après la générale. Je n'ai même pas écouté les infos à la radio d'ailleurs, je n'avais pas la tête à ça. Pourquoi ?

– Nous sommes reconfinés, Jérôme, c'est officiel.

– Non ! Je n'osais pas croire qu'ils en viendraient encore une fois à cette extrémité, après tout le mal qu'on s'est donné pour appliquer le protocole sanitaire au sein du chœur ! Après... Eh, merde les spectacles ! Attends, le confinement prend effet quand ? Lundi ? Si ça se trouve...

– Il commence après-demain, répondit promptement le régisseur sans laisser le temps à son interlocuteur de se faire de fausses joies. Toutes les représentations ont été annulées. Je suis désolé mon vieux.

– Oh non... Pas encore ! Tu sais tout le mal que l'on s'est donné pour se plier aux règles de distanciation. Chanter à un mètre de distance de son voisin, respecter les gestes barrières, se désinfecter les mains avant et après chaque répétition, mettre le masque dès qu'on

arrête de chanter... on a tout fait bon sang ! Et là, après deux mois d'efforts, on nous empêche de nous exprimer ? On nous musèle ?

— On s'en doutait de toute façon, soupira Jacques d'une voix lasse. C'était couru, tu le savais aussi bien que moi.

— Oui, mais je voulais y croire. Nous voulions tous y croire, pas vrai ? (Jérôme prit quelques secondes pour se calmer. Après tout, son régisseur n'était en aucun cas responsable de ce retournement de situation) Enfin bon, merci de m'avoir prévenu. Je l'aurais appris tôt ou tard, mais c'est toujours plus agréable quand c'est un ami qui te l'annonce de vive voix.

— Après vingt-sept ans, je te devais bien ça. Bon, bah prend soin de toi. Je vais envoyer un mail aux autres, même s'ils doivent probablement être déjà au courant. Ce genre de nouvelles circule vite, d'ordinaire.

— Tu connais mon goût pour les réseaux sociaux et la télévision, grommela Jérôme en tripotant sa moitié de tartine enduite de gelée de groseille. Allez, bon courage à toi aussi. Et encore merci mon vieux.

Après avoir raccroché, monsieur Dastier resta un moment silencieux, hagard. Il n'avait pas menti à Jacques. Même si un reconfinement semblait inévitable pour bon nombre de gens et que ce mot était sur toutes les lèvres, il avait espéré que l'État n'en arriverait pas là. Il avait espéré que toutes les mesures, pourtant

drastiques voir antinaturelles auxquelles lui et ses complaisants collègues s'étaient pliés, suffiraient à endiguer la fameuse « deuxième vague ». Hélas, cela n'avait pas été le cas. Il hésita à appeler Stefan et Daniel pour le leur annoncer, mais il se ravisa. Toujours au courant des moindres annonces de l'État, ils devaient sûrement être déjà au courant. Du reste, la perspective d'évoquer avec eux ce nouveau coup dur pour la culture et le monde de la musique ne l'enchantait guère. Qu'aurait-il bien pu leur dire de toute façon ? Leur déception et leur frustration devaient au moins être égales à la sienne, inutile de jeter de l'huile sur le feu.

— Ils ont reconfiné, chéri, dit soudain une voix féminine dans son dos.

— Je sais mon amour, répondit Jérôme en se tournant aussitôt pour lui faire face. Jacques vient de m'appeler pour me le dire. Je me suis senti un peu idiot, j'aurais dû me tenir au courant de l'évolution des...

— Cela n'aurait rien changé à l'affaire, déclara son épouse avec fermeté. Moi non plus je ne le savais pas, c'est Hortense qui vient juste de me l'annoncer. Elle l'a vu sur Facebook.

— Heureusement qu'elle est là, ironisa-t-il. Tu vois, sans télévision, on est vraiment coupé du monde...

— C'est justement pour ça qu'on ne paye plus le câble depuis des années. Pour se protéger de tout ce stress et de cette pression constante que les médias nous font

subir. À ton avis, pourquoi avons-nous décidé de vivre à la campagne, malgré ton travail à Paris ?

— Oui, tu as raison. (Jérôme se tut un instant, puis soupira) N'empêche, même si j'en doutais, ça fait un choc.

— Bien sûr que ça fait un choc, tu as fait tellement de concessions ces dernières semaines. Et puis le premier confinement n'est pas si loin, on n'a même pas eu le temps de s'en remettre qu'on replonge de nouveau dans un autre ! Quelle plaie !

— Faut croire qu'ils n'avaient vraiment pas d'autres choix... cracha monsieur Dastier, amer.

— C'est ce qu'ils prétendent en tout cas, s'exclama Hortense en faisant irruption dans la cuisine. Tu sais, ils n'ont pas vraiment besoin de donner de raisons. C'est comme avec le couvre-feu : ils commandent et on obéit. « Pour le bien commun », disent-ils. Enfin, passons, c'est fait. (La jeune fille s'avança pour étreindre la main de son père, modeste tentative pour lui témoigner du réconfort) Quel dommage pour tes spectacles papa, et pour ton solo, depuis le temps que tu rêvais d'en avoir un.

— Oui, comme tu le dis. Un beau rêve, hein ? Tout ce travail, toutes ces semaines d'efforts... Et cette belle musique qui ne profitera à personne. Tu imagines les gens qui ont réservé leurs billets ? Le Théâtre va devoir tous les rembourser. Déjà qu'ils ne faisaient presque

plus de représentations et avaient modifié tout leur planning afin de s'adapter au couvre-feu...

– Nous vivons une époque difficile chéri, il faut faire avec, déclara madame Dastier, pragmatique. Quant à ton travail, ce n'est pas perdu. Pourquoi tu ne ferais pas un enregistrement ? Tu pourrais le poster sur YouTube, Hortense pourrait t'aider.

– Bien sûr, ce serait génial !

Jérôme fit la moue.

– Sans l'orchestre et les autres choristes, ça risque d'être assez inintéressant... Et puis les costumes sont restés au Théâtre, c'était justement le clou du spectacle. Sans parler du maquillage, des décors d'exception et du cadre en lui-même. Non, il vaut mieux que je m'en fasse une raison.

Hortense et sa mère gardèrent le silence, ne sachant que répondre. Ce genre de répertoire n'était effectivement pas fait pour être chanté à capella et remuer le couteau dans la plaie ne servirait à rien. À quoi bon chanter, si personne n'était là pour écouter ? Sans public, comment partager sa passion ? Compte tenu de la situation, les costumes ainsi que les décors seraient rapidement renvoyés par avion au Metropolitan Opera de New York, presque sans avoir été utilisés. Les maquilleuses, les membres de l'équipe technique, le metteur en scène, le chef d'orchestre, les soixante choristes, les quinze danseurs, et les quatre-vingts

musiciens se retrouveraient à nouveau inactifs. Seuls avec leurs rêves, leurs envies déçues et leur savoir-faire unique inemployé. Ils avaient déjà vécu cela. Le premier confinement avait été comme un coup de massue. Du jour au lendemain la France s'était figée, les commerces avaient été fermés tout comme les libraires, les concerts ainsi que les représentations et les tournées de toutes sortes annulées ou repoussées. Un chanteur ou un musicien ne pouvait pas faire de télétravail. S'arrêter de travailler signifiait s'arrêter de chanter, de côtoyer ses collègues, de partager son amour pour la belle musique. Arrêter de transmettre sa vision d'un monde, d'une culture, à des gens venus écouter et se nourrir de choses bien plus subtiles et importantes que de simples sons ou de vulgaires mélodies. En des temps si difficiles, c'est justement de cela dont le monde avait besoin. Les enregistrements sur cédérom et les vidéos lives sur YouTube ne faisaient pas tout. Rien ne pouvait remplacer l'échange subtil entre un musicien et son public, entre l'auditeur et l'interprète.

— Au moins tu es toujours payé, dit-elle à son mari. Penses aux libraires, à Arnaud et Paul qui ont dédiés leur vie entière au théâtre et qui ne peuvent plus jouer, aux auteurs de tous horizons et à tous les intermittents du spectacle qui risquent de ne plus toucher de revenus pendant des semaines.

— Mais j’y pense justement, soupira monsieur Dastier d’une voix atone. J’y pense, et cela m’attriste énormément. Mais qu’y puis-je ? (Jérôme se tut un instant avant de reprendre d’un ton plus posé) Tu as raison, ma situation pourrait être bien pire. Je vais appeler Arnaud et Paul pour voir comment ils vont, et si nécessaire, nous les aiderons à passer cette période difficile. C’est le moins que nous puissions faire.

Les yeux pétillants de larmes, Anne Dastier étreignit son mari. Hortense, incapable de résister à l’élan d’affection et de fierté qu’elle ressentait elle aussi, l’enveloppa de ses bras. Les prochaines semaines n’allaient pas être faciles, mais, ensemble, ils pouvaient surmonter n’importe quelle difficulté.

FIN

Victor Benusiglio

Musicien, musicologue et homme de lettres, Victor Benusiglio est né en 1992 à Paris. Résidant actuellement dans le bocage sarthois, il partage son temps entre sa vie de famille, ses projets d’écriture et son travail au sein de l’entreprise familiale.

Seul en scène

Florence Simonet

Je dois faire des blagues pour les gens.

Chaque matin, je me réveille avec ces mots au bord des lèvres. Comme si un esprit malin voulait à tout prix déterrer ce qui était ma raison de sortir du lit.

Au petit déjeuner, j'ai mon rituel depuis que nous sommes à nouveau assignés à résidence. Je lis quelques pages de *Crazy Brave*, l'autobiographie de Joy Harjo, la première femme amérindienne à avoir reçu le titre prestigieux de U.S. Poet Laureate. Poétesse officielle des États-Unis. Ça claque. Un passage retient mon attention.

Je devais porter des voix, des chants et des histoires. Alors on les entendrait et elles pourraient se diffuser dans le monde. Telle était ma responsabilité.

S'il y a un esprit malin qui souffle sa mission à la poétesse, il a plus de style que le mien. *Je dois faire des blagues pour les gens.* Est-ce bien sûr que ça mérite autant d'applaudissements ? Joy a un arbre généalogique de guerriers. Maman Cherokee, papa Creek. Avec de tels aïeux, je ne me la jouerais peut-être pas guignol de service.

Depuis que ça existe, mes ancêtres à moi sont ouvriers, peu importe la géographie. Sur les fiches de paie de mes parents, dans la case emploi, est inscrit *opérateurs sur lignes de production*. Ça n'a rien d'un nouveau métier non, juste un mot confisqué par les cadres pour enterrer la conscience de classe de leurs employés-ex-ouvriers. Mes parents préfèrent en rire. Dans la famille, notre arme c'est l'humour. Les repas arrosés, les rires gras, les bourrades dans le dos, les blagues les plus absurdes, tout ça c'est pour survivre aux trois-huit à l'usine. Parce que tout le monde est résigné. Enfin, tout le monde sauf moi. Moi je ne me satisfais de rien, surtout pas du sort qui m'attendait sur une *ligne*. Alors j'ai pris un carnet et j'ai écrit mon enfance et mon adolescence comme si elles étaient une immense farce. Au fur et à mesure que je réinventais mon histoire familiale, mon destin à l'usine se transformait en une pure fiction. Mes textes ont retenu l'attention. Je suis monté à Paris. J'ai fait un spectacle.

Mon téléphone vibre. Un colis m'a été déposé dans le respect des gestes barrière. Je me précipite dehors. J'arrache le carton. C'est lui. Le projecteur spécial pour influenceuses beauté. Pour que lumière se fasse sur ma tronche un peu pâle de confiné. Ce serait bien que j'ai l'air beau gosse, même avec les yeux cernés. Il faut dire que maintenant qu'on a le droit de rien foutre, je n'arrête plus. Mon objectif, une vidéo par jour. Pas bien

compliqué de trouver des sujets, avec ce qu'ils nous pondent dans l'actualité. Même si on ne sait pas très bien si on doit rire ou pleurer. Je balance aussi quelques références à mon spectacle, je me la joue fils de prolo. Que les gens n'oublient pas mon vrai show, celui qui tournait à guichets fermés. Avant.

Le spectacle. En février, mon père est venu le voir sans rien me dire. Ce planqué, il devait être au dernier rang ou au fond d'un balcon, impossible de repérer sa tronche. Quelques minutes après la fin, j'ai vu son nom s'afficher sur mon écran de smartphone. J'ai tout de suite compris. J'avais le cœur qui battait comme un fou, à cause de tout ce qu'il avait dû apprendre sur moi et comment je voyais notre vie. Je pensais qu'il serait en pétard à cause de certaines vanes, comme celle où je parle des soirées où il s'enfile des vodkas-limonades. Au lieu de ça il m'a balancé « Tu ferais mieux de commencer à vivre ta vie plutôt que de voler la nôtre. » Je suis censé être le roi de la répartie, mais là j'ai séché. Je me suis demandé s'il avait raison, si cette histoire familiale que je raconte partout dans les salles, ça n'était pas comme un poison qui pouvait détruire la mienne. Mon père a raccroché.

Midi. Lili fait son jogging autour du pâté de maisons. J'ai posté la vidéo du jour. Je me trouve presque potable sous la lumière du nouveau projo. Je parcours les premiers commentaires. Entre un *on t'aime* de

Emilymage et une ligne de cœurs de Latroisièmeoreille, Je bloque sur celui de Matt287. *Hey mec, t'as rien d'autre à branler que de nous ressasser tout le temps tes mêmes histoires pourries ?*

Touché, mec. Je trouve même pas comment te vanner en retour tellement t'as visé dans le mille. Tu l'ignores, mais tu viens de retirer le couvercle au-dessus de mon cerveau malade. Le problème, c'est la honte. Et mon spectacle, ces histoires qui tournent en boucle, rien d'autre qu'une tentative de dissimulation. Je t'explique. Je balance ce que je veux bien dire, ça m'évite d'être questionné sur le reste. Par exemple, mon émotion-mètre à zéro. Mon incapacité à débloquent des sentiments avec Lili. Et en même temps, la peur qu'elle ne revienne pas de son jogging et que je me retrouve seul comme un abruti. Le sentiment d'imposture aussi, celui d'être un traître à ma famille. À ma propre classe. Parfois je noie la honte dans l'alcool. Je regarde ses contours obscurs se dissoudre dans mon verre jusqu'à disparaître. Je pourrais changer, aller voir *quelqu'un*. Mais je me retiens. Si je vais mieux, je n'aurais plus rien à raconter, peut-être. Et alors je sais quel destin m'attend.

Lili est revenue de son jogging quand je reçois un coup de fil de maman. Mon père a eu un accident au travail. Rien de grave. Juste un doigt cassé, un problème sur une machine. Il est trop fier pour m'appeler. À l'usine ils cherchent des gars, le confinement là-bas on connaît

pas. Maman m'embrasse. Je rallume l'écran. Sous ma vidéo, Matt287 a ajouté un nouveau commentaire. *Mais quel bouffon tu fais mec, ça se voit que t'y connais rien à ce que tu racontes.*

C'est peut-être pour conjurer le sort. Ou parce que l'angoisse, c'est la seule émotion qu'il me reste. Alors je vais l'affronter, quitte à implorer de l'intérieur. Un coup de fil, un baiser déposé sur les lèvres de Lili, et je saute dans le premier train.

Le fils de Jean, celui qui fait des blagues. C'est comme ça que le directeur m'a présenté aux gars. Je m'entends bien avec eux, ils ont l'air plutôt amusés de ma présence. À part Martin. Un jour, il s'est pointé la gueule hostile en menaçant de détruire la mienne.

« Tu ferais mieux d'arrêter de jouer l'ouvrier mec, surtout si c'est pour refaire le guignol ensuite. »

La nuit tombée, alors que j'étais un des derniers à quitter l'atelier, je l'ai aperçu la clope au bec quelques mètres après le grand portail. J'ai fait demi-tour sans réfléchir, puis j'ai erré dans le grand hangar vide.

C'est là que je me suis retrouvé à côté d'elle. *La machine*, entourée de ruban de balisage rouge et blanc, celle qui avait broyé le doigt de mon père. Je l'ai observé longtemps, à la recherche d'une trace de sang, d'un vestige de douleur. En vain. Alors j'ai flanqué un grand

coup dans sa carapace métallique. La machine n'a pas bougé d'un pouce, mais moi j'ai pleuré, je pouvais pleurer parce qu'il n'y avait personne, j'ai pleuré à cause de tout ce qui abîmait le corps de mon père, tout ce qui pourrissait notre arbre généalogique, tout ce qui me sauvait pour que je continue ma putain de vie. Et après ça je me suis senti mieux, j'étais fier, comme un Robin des Bois, comme un con. J'ai sorti un carnet et un crayon de la poche arrière de mon pantalon. Tout en haut sur la première page, j'ai écrit *Papa, votre vie c'est aussi la mienne.*

FIN

Florence Simonet

Florence Simonet aime bien quand il y a de l'art un peu partout autour d'elle, aussi bien dans son casque audio que dans sa tasse de thé. Lors du dernier confinement, elle a écouté des podcasts d'humoristes tous les matins, ce qui lui a inspiré *Seul en scène*. Elle réside en région parisienne où en plus d'écrire des histoires, elle exerce le métier de bibliothécaire.

Frontale

Mathieu Le Morvan

Je suis descendu à la frontale, comme un mineur de fond. L'escalier était étroit, je manœuvrais pour ne pas cogner l'étui qui pesait un âne mort. Avec mille précautions je l'ai déposé sur le sol douteux de la cave, j'en ai sorti mon instrument. Le pavillon projetait sur les murs des aplats lumineux, fantômes argentés à la lueur de la torche.

Avec cette humidité, je vais flinguer mes tampons, c'est sûr.

Voilà où j'en étais. Je n'en voulais à personne. Qu'est-ce qu'un saxophone, sinon un formidable projecteur d'aérosols, me permettant de partager mes miasmes avec les spectateurs du dernier rang ? Entre deux morceaux, je retournais l'instrument pour en extraire l'eau accumulée, qui faisait à mes pieds une flaque de salive et de condensation. En pleine épidémie ! un vrai danger public.

J'ai attaqué Donna Lee à fond de train, sans échauffement. Mon anche grinçait nerveusement, mes doigts martelaient les clés — je ne voulais rien savoir d'autre.

J'étais à peine arrivé au sous-sol quand la minuterie s'est arrêtée, me plongeant dans une obscurité à couper au couteau.

Merde !

Pour la première fois, j'avais oublié ma frontale. Ma petite virée en spéléo commençait mal.

J'ai déposé délicatement mon étui, et me suis mis, à tâtons, en quête d'un interrupteur.

'chier !

J'ai buté sur quelque chose – une de ces boîtes sinistres qui servent de piège à rats – et me suis emmêlé les pinceaux, pas loin de m'étaler. Mes doigts couraient le long d'un mur humide. Je ne savais plus du tout où j'étais.

Et là, alors que mes yeux s'habituait à l'obscurité, j'ai discerné une lueur au fond du couloir, vacillante, comme la lanterne d'un voyageur dans la montagne.

Je me suis approché. C'était la porte de la chaufferie, entrouverte. Quatre photophores tremblaient au sol, quand sur les murs se déployait une ombre gigantesque. C'était une fille, en tenue de danse, casque sur les oreilles. Elle a terminé son enchaînement avant d'ôter un écouteur.

« C'est toi qui fait tout ce bruit ? »

Je devais avoir l'air bien idiot, en survêt informe, les bras ballants, dans cette demi-pénombre. Heureusement qu'en plus je n'ai pas ma frontale, ai-je pensé. Devais-je mettre un masque ? Je n'en avais pas sur moi, certain de ne croiser personne ici-bas. Dans le doute, je restais à bonne distance.

« Oui, désolé, le son porte beaucoup... J'habite au huitième, et la tolérance de mes voisins n'a pas survécu au premier confinement. Et toi, qu'est-ce que tu fais là ? »

Elle désigna l'immense salle d'un geste du bras.

« Tu crois que j'ai ce genre d'espace chez moi ? » Je n'étais pas sûr qu'il s'agisse d'une question. Elle a fini par sourire. « C'est le seul local de l'immeuble où je puisse répéter... c'est aussi grand qu'un plateau, et on n'est pas dérangé. Et il y fait bien chaud ! »

Nous avons encore échangé quelques mots puis, en lui souhaitant une bonne répète, je suis reparti en quête d'un interrupteur. Une fois dans mon box je n'osais plus souffler, sachant qu'elle entendait probablement chaque note à travers les minces cloisons. Il m'a fallu une bonne séance de gammes et d'arpèges pour surmonter ce trac inconnu.

Je n'étais donc pas seul. Il allait falloir cohabiter.

« J'ai parfois du mal à me concentrer, quand tu joues sur un rythme très différent du mien. Mais c'est un bon exercice. » Nous avons pris l'habitude de discuter de temps en temps, lorsqu'on se croisait au pied des escaliers. « Alors, je coupe tout, et je suis ton tempo. Après avoir bien travaillé, c'est ma respiration. »

Sans doute l'avions-nous pensé en même temps. Mais c'est elle qui a fait le premier pas.

« Tu ne veux pas jouer un truc sur lequel on puisse danser ? Sur tes impros, c'est pas évident. »

Ce jour-là, j'avais passé une tête à la porte de la chaufferie, pour dire bonjour. Elle ne portait pas son casque.

« Tu veux que je joue, genre, ici ? » Elle s'est marrée. « Bien oui ! pourquoi pas ? »

J'ai sorti mon saxo et ai entamé prudemment un blues medium, Bag's Groove ou Sandu.

« Laisse-toi aller, sors des standards ! Invente autre chose. »

Alors, les rôles se sont inversés : elle a commencé à danser, sans musique, devant moi, de ses enchaînements fluides, désarticulés, ces torsions terribles qu'elle paraissait effectuer sans le moindre effort ; une pulsation, puis un tempo étaient suggérés – comme une polyrythmie à la Elvin Jones, le pied qui retombe immanquablement sur deux et quatre malgré les digressions nichées dans les contretemps. Elle était

ma section rythmique ; je n'avais plus qu'à m'y fondre. J'ai prudemment exposé une gamme modale — phrygienne. Joué avec cette idée. Elle me répondait d'un mouvement nouveau. Nous nous faisons écho, comme un soliste qui se nourrit des relances du groupe. Mais étais-je le soliste ? Je doublais le tempo sur des triolets parsemés d'accidents ; elle se démembrait, touchée au cœur — à moins que ce ne fût l'inverse. Cela a duré dix minutes ; j'étais vidé pour la journée.

Je suis remonté ce soir-là la frontale un peu plus légère, l'étui dansant au bout de mon bras.

Sans nous concerter, cette escapade est devenue notre rituel.

J'émergeais de mon box après deux heures de gammes et de déchiffrage. Je la retrouvais à la chaufferie, où elle travaillait pointes et jetés, apprenait la chorégraphie d'un lointain projet. J'avais encore le saxophone autour du cou, elle était toute échauffée ; nous pouvions improviser.

J'admirais sa discipline de fer, l'exigence de ce métier aux confins de l'art et du sport. Les petites blessures, les douleurs constantes. Je descendais un thermos de thé et deux cups en plastique, et nous discussions assis par terre, au pied de la chaudière ronflante.

Au fil des jours, des motifs revenaient, me tombaient sous les doigts alors qu'elle reproduisait les mêmes séquences. Une idée naissait, puis une autre. Au bout d'une semaine, sans en avoir parlé, nous avons dix minutes chorégraphiées sur une thématique. Les ombres dansaient par-dessus les bougies ; son corps, déformé, vibrant sur les murs, et le pavillon, monstrueux, étalé au plafond. « On a déjà notre décor » – c'était une évidence.

Je n'avais jamais si bien travaillé de ma vie ; je n'aurais quitté ce confinement pour rien au monde.

Lors du premier confinement, j'étais retourné chez ma mère. Je jouais douze heures par jour, je me prenais pour Coltrane, le bec en bouche au saut du lit. Je soufflais dans le jardin, les voisins étaient loin, ils s'en foutaient. Je m'étais inventé un emploi du temps ; je courais, faisais du yoga, laissais mijoter des agneaux de sept heures, des cannelés et des cupcakes. C'était notre drôle de guerre, notre Mai 68 pour Millennials, l'an 01, tous à la maison, rien ni personne ne nous empêchera de recommencer, différemment, par écran interposé, de bâtir le monde d'après sur Zoom et sur WhatsApp – on allait voir ce qu'on allait voir, le travail, l'émancipation, les hôpitaux, la transition écologique, la culture salvatrice, ah, comment vivre sans l'art !

Huit mois plus tard, les soignants sont sur les rotules – mais à présent tout le monde s'en fout ; les jeunes en veulent aux vieux de leur voler leurs vingt ans ; les boomers, sûrs de leur bon droit, préfèrent perdre un poumon que de renoncer à un pouce de leur liberté. Plus personne ne croit en rien, à part qu'on se fait vaguement enfumer. Par qui ? Pourquoi ? Du fond de mon sous-sol, je n'en ai pas la moindre idée.

Huit mois plus tard, le cœur n'y était plus. Je suis resté à Paris, les quatre murs suintants de ma cave pour tout horizon professionnel, et je soufflais, je soufflais à la poursuite de Charlie Parker – jusqu'à pousser la porte de la chaufferie.

Le confinement a bien fini par s'arrêter. Nous sommes tous deux remontés de notre cave, une dernière fois, deux ours sortis d'hibernation. J'ai ôté ma frontale – qu'allions-nous faire, à présent ?

L'immeuble était silencieux ; nous voilà dehors, éblouis, un soleil de décembre. Enfin je te vois en pleine lumière.

« Tu crois qu'on pourra montrer ça à quelqu'un, un jour ? »

« Un public, tu veux dire ? »

Nous avons ajusté nos masques, riant comme des collégiens, prêts à conquérir ce monde déconfiné.

FIN

Mathieu Le Morvan

Vit et travaille à Paris. Il aime se frotter à divers genres littéraires, en vers ou en prose. Ses nouvelles et poèmes ont pu être lus dans les revues *Dissonances*, *Rue Saint Ambroise* et *Le Coquelicot*.

Anne et Dory

Marius Chapiteau

Anne est à l'arrêt. Pour cette artiste de cirque, la roue a cessé de tourner depuis quelques mois. Au début, sa troupe avait encore la possibilité d'organiser des représentations à mi-guichet fermé. Mais alors, elle et ses amis guignols avaient dû doubler les bouchées et boucher les derniers espaces d'un temps déjà bien employé. Anne est malhabile quand il s'agit de décrire son quotidien, peut-être parce que celui-ci lui paraît déjà bien lointain ; peut-être aussi parce qu'elle est aussi légère en propos que sur scène. Des images valent encore mieux que des mots, alors elle se sert de son téléphone pour nous raconter sa vie qu'elle conjugue déjà, malgré elle, au passé. Acrobaties gracieuses et musicales. Ligne d'équilibriste, souplesse de marionnette, spontanéité clownesque. Le numéro l'intéresse moins que sa mise en manège. Habituellement, elle prend place au milieu du public en passant par l'entrée des spectateurs, et elle attend. Elle attend que ses compères entament leurs improvisations diverses et inspirées. Elle attend son tour et surtout, elle attend que plus personne ne l'attende. Alors, elle se lève et fait parler l'enfant qui veille en elle. De gestes

imprévisibles en palabres aléatoires, elle détonne et ne se lasse d'autant surprendre ses copains plaisantins que ses voisins de gradin. La plupart des fois, au cours de ses inventions spontanées, elle ne dit rien. Elle se contente de faire. Elle ouvre une bouteille de champagne et la sirote, elle gesticule sur sa chaise, elle fait le poirier dans les allées, elle prétend qu'elle est libre, ni regardante, ni regardée. Et libre, il se pourrait bien qu'elle le soit, *réellement*. La vie d'Anne est un cirque. L'improvisation, son train-train. L'absurde, sa loi. Elle vit en compagnie de Dory, sa poule attachée comme attachante, qui l'accompagne où l'envie lui prend d'aller. Parfois sur sa tête ou sur une épaule, parfois dans l'herbe d'un parc municipal ou sur une table de pique-nique, Dory picore la vie comme Anne l'embrasse. Elles s'y adaptent en l'accueillant sans la prier. Cet été, faute de chapiteau, Anne a travaillé pour son amie Maria, laquelle est propriétaire d'un camping, dans le Pays basque. Il s'agissait d'organiser des promenades à cheval pour les petits et les grands enfants qui seraient prêts à braver l'Incertain pour partir en vacances. Un succès. Un bol d'air spontané au milieu des temps qui courent et qui croulent sous le poids d'une indécrottable anxiété rémanente. En septembre, après que les derniers sourires voyageurs eurent quitté les lieux, Anne a laissé Dory se reposer au camping, le temps d'une quinzaine. Les vendanges. La

vie d'artiste apprend la vie tout court. L'imprévu, l'impensable, la veine et l'éclat. Alors, pas d'apitoiement. Le carrousel hiberne, le carrousel hiberne. On fait avec. Ses compagnons de route aussi ont su saisir l'opportunité offerte par l'état des choses actuel pour s'élancer vers de nouveaux horizons colorés. En Bretagne, une partie de la bande en est aux prises avec un vieux corps de ferme. À terme, l'endroit devrait servir de lieu de répétitions comme de résidence artistique à qui se sentirait la plume inspirée par les joies du Cirque.

Souvenir d'octobre au Pays Basque,
Reims, 30 décembre 2020

FIN

Marius Chapiteau

Maël, 27 ans. J'ai commencé à écrire il y a trois ans, à la sortie d'études un peu trop longues au cours desquelles j'avais fini par perdre mon âme d'enfant. Aujourd'hui, j'ai délaissé le milieu universitaire pour un mode de vie nomade et désordonné dont je tente de dessiner les contours à l'aide de courts textes que je m'amuse à publier sous le pseudonyme de Marius Chapiteau, ce moi rencontré sur le bitume.

<https://mariuschapiteau.wordpress.com/>